

Hilf die Plöche

PAR DELÀ LE BIEN ET LE MAL

[APHORISME 28]

traduction et préface de

Geneviève BIANQUIS

Paris, Aubier, 1978, p. 74-75.

---

Ce qui passe le plus malaisément d'une langue dans une autre, c'est le mouvement du style, qui tient au caractère de la race, ou, pour parler en termes plus physiologiques, au rythme moyen de sa respiration. Il y a des traductions pleines de bonnes intentions qui sont presque des falsifications, parce qu'elles banalisent involontairement le texte dont elles n'ont pas su rendre l'allure vaillante et gaie, qui aime à franchir d'un bond les périls des choses et des mots. La langue allemande est à peu près incapable de mouvement vif; on peut en déduire légitimement que l'Allemand est impuissant à user des nuances les plus amusantes et les plus audacieuses d'une pensée libre et affranchie. De même qu'il n'a rien dans son corps ni dans sa conscience du bouffon ou du satyre, il ne saurait traduire Aristophane ni Pétrone. On trouve à

foison chez les Allemands toutes les variétés de gravité majestueuse, de lourdeur, de pesante solennité, tous les genres interminables et ennuyeux; me pardonnera-t-on si je dis que la prose de Goëthe, dans son mélange de raideur et d'élégance, ne fait pas exception? Elle est le miroir du « bon vieux temps » auquel elle appartient, et l'expression du goût allemand, en un temps où il y avait encore un « goût allemand », celui du rococo *in moribus et artibus*. Lessing fait exception, grâce à sa nature de comédien qui comprenait tant de choses, lui qui n'a pas été pour rien le traducteur de Bayle et qui cherchait volontiers refuge dans les parages de Diderot et de Voltaire, mieux encore auprès des auteurs comiques anciens. Lessing aimait affecter la libre pensée jusque dans l'allure de son style; c'était sa façon de s'évader d'Allemagne. Mais comment la langue allemande, même dans la prose d'un Lessing, pourrait-elle imiter l'allure d'un Machiavel qui dans son *Prince* nous fait respirer l'air sec et subtil de Florence et ne peut s'empêcher d'exposer les questions les plus graves à une impétueuse allure d'*allegriissimo*, non peut-être sans un malin plaisir à oser ce contraste : des pensées longues, lourdes, dangereuses, sur un rythme de galop de la plus insolente bonne humeur. Qui donc enfin se risquerait à traduire en allemand Pétrone, qui plus que tout autre grand musicien est le virtuose du *presto* aussi bien dans ses inventions, dans ses saillies, que dans son vocabulaire? Qu'important, somme toute, les turpitudes d'un monde malade et méchant, fussent-elles celles du monde antique, quand on court comme lui sur les pieds du vent, avec l'élan, le souffle, l'ironie libératrice d'un grand vent salubre qui vivifie toutes choses en les faisant *courir*! Et quant à Aristophane, cet esprit qui transfigure et complète l'antiquité et pour l'amour duquel on pardonne à l'hellénisme tout entier d'avoir existé (à supposer qu'on ait compris à fond ce qui a besoin d'y être pardonné et transfiguré) je ne sache rien qui m'ait fait plus rêver sur la nature énigmatique de Platon que ce petit fait qui nous a été si heureusement transmis : au chevet de son lit de mort, on ne trouva ni « bible », ni écrit égyptien, pythagoricien ou platonicien, mais un exemplaire d'Aristophane. Comment un Platon aurait-il pu supporter la vie — cette vie grecque à laquelle il disait *non* — sans Aristophane?